
LE DOSSIER DE PRESSE
DE "L'IMMORALISTE"

Comment, au moment même de son apparition, le public a-t-il accueilli, lu, compris chacune des œuvres de Gide ? Du point de vue de l'histoire littéraire et de la sociologie, il est intéressant de le savoir, sans compter que c'est aussi une façon d'enrichir notre lecture, actuelle et personnelle, de ces œuvres. Les mémoires et les correspondances permettent d'entrevoir les réactions des lecteurs ; mais le document le plus important est naturellement le "dossier de presse" de chaque livre, c'est-à-dire l'ensemble des articles qu'il a suscités dans les journaux et les revues. Le Bulletin des Amis d'André Gide commence aujourd'hui la publication du "dossier" de L'Immoraliste, dossier qui pourra être le premier d'une longue série si, comme nous le pensons, nos lecteurs jugent l'entreprise utile et intéressante.

Compte évidemment non tenu de tout ce qui sera écrit plus tard sur L'Immoraliste, le "dossier" du livre, en 1902-03 (l'édition originale est achevée d'imprimer le 20 mai, l'édition courante le 20 novembre 1902), comprend une quinzai-

ne d'articles. On trouvera ci-dessous ceux de RACHILDE (*Mercure de France*, n° 151, juillet 1902, pp. 182-4), de Robert SCHEFFER (*La Plume*, n° 317, 1^{er} juillet 1902, pp. 805-7), de Lucie DELARUE-MARDRUS (*La Revue Blanche*, n° 219, 15 juillet 1902, pp. 413-7) et de Michel ARNAULD (*La Revue Blanche*, n° 227, 15 novembre 1902, pp. 470-4). Les autres paraîtront aux prochains numéros du Bulletin.

+

RACHILDE

(*Mercure de France*, juillet 1902)

(*Romancière elle-même, Rachilde - c'est-à-dire M^{me} Alfred Vallette (1860-1953), femme du directeur de la revue - tient régulièrement dans le Mercure de France la chronique des romans. Elle rend compte ce mois-ci de trente ouvrages, dont les deux premiers sont L'Immoraliste de Gide et L'Etape de Bourget.*)

LES ROMANS

L'Immoraliste, par André Gide. Il est fort difficile de parler de ce livre qui cache, sous une couverture à la mil huit cent vingt d'un bleu vulgairement céleste, les plus redoutables pièges cérébraux qu'on puisse tendre à de faibles entendements modernes. Je ne veux point louer ici la forme de ce roman, parce que l'auteur est assez connu des lettrés pour la délicatesse et le charme extrême de son style sans qu'il soit besoin de trop insister. (Rien n'agace plus certains écrivains que de leur dire à satiété qu'ils savent écrire.) Je ne veux pas davantage m'arrêter à la subtilité de son

titre : l'*immoraliste*, qui fait songer à la dangereuse possibilité des *moralistes*, mais je m'efforcerai de découvrir, le plus loyalement du monde, pourquoi ce livre est très singulièrement... moral. D'abord, je résumerai l'histoire. Un jeune homme, jeune d'idées, de sensations, de sentiments, vieux de science et déjà les doigts noircis aux encres de toutes les écoles, se marie parce que le mariage est un moyen de bonheur, une forme élégante et probe de la passion, une façon d'être comme tout le monde quelqu'un de point pareil aux autres. Je dirai plus brutalement : d'avoir, dans une table d'hôte, son rond de serviette personnel, dût-on en supporter des plaisanteries de commis voyageur en retard pour tous les luxes. Michel aime sa femme honnêtement, ou croit l'aimer, parce qu'il sait d'elle des choses aimables : sa douceur, sa beauté, son affection unique pour lui, ses multiples soins. Il l'aime indistinctement, dans le confus et le chaos de ses premières impressions d'homme chaste ; il n'a pas le point de comparaison et il est égoïste, rendu égoïste, si vous voulez, par une intimité qui le fait régner sur elle sans un autre besoin du détail et du pourquoi de la chose amour. Mais voici que du sein même de son amour s'élèvent des aspirations à d'autres passions, des convoitises de beautés nouvelles plus ardentes, des formes de rêves que précisent des réalités à peine entrevues. Cet homme chaste, et certainement pur dans l'acception normale du mot, est hanté de visions que nous appellerons *virgiliennes* pour ne pas attirer dès le début, sur ce livre, les yeux des vicieux. (Ils y pénétreront plus tard, malgré moi.) Alors, que va-t-il arriver ? L'homme est l'œuvre de son cerveau, et un cerveau est toute l'humanité quand il représente l'apogée d'un corps sain. La femme l'emportera-t-elle sur les

visions, prétendues malsaines ? *les femmes* doubleront-elles un premier idéal de la passion unique ? Que fera l'autre ? La sacrifiée ? Et jusqu'où les luttes sensuelles pourront-elles mener ces deux patients liés au même joug et piqués de l'âpre aiguillon du désir... ou de la jalousie ? Voilà, je pense, le plus magnifique champ d'observations pour un littérateur que la, ou les morales courantes n'embarrassent guère. - Eh bien, il a fallu que cet auteur, des plus avertis et des plus courageux, commît cependant une bêtise, une toute petite bêtise, qui réjouira l'âme des moralistes ordinaires en l'empêchant d'aller à sa vraie place de moraliste extraordinaire, sinon excentrique : il a taré son héros d'une maladie. Michel est un pseudo-poitrinaire qui crache du sang dès le début du livre et a la fièvre de tous les poitrinaires connus : l'appétit de tous les excès charnels. Comment pouvons-nous juger l'histoire d'une exception sans tomber nous aussi dans l'exception ? Navrant d'égoïsme et de sénilité, ce jeune homme s'occupe de son *lui* comme un vieillard ; il s'examine, se palpe, se contemple, et, comme un vrai vieux, finit par rêver de jeunes formes en se tâtant lui-même. (Un vieillard est en somme un être beaucoup moins respectable qu'un autre, car il a beaucoup plus longtemps qu'un autre fait les mêmes bêtises et rabâché les mêmes préceptes de morale sans parvenir à se les adapter.) Michel est flétri par la peur de la mort et il en est blême. Sa jeune femme, bien portante et sainement amoureuse, succombera tuée par sa maladie qu'elle lui aura très héroïquement volée. Quand on est vraiment jeune, on meurt de la vieillesse des autres et avant eux. Michel ne me révolterait pas s'il savait ou mourir ou s'affranchir simplement de ses préjugés. Il pose des collets dans le bois de Sodome. Mais ce n'est qu'un

braconnier, n'osant suivre que la nuit le cruel Eros, chasseur de mâles. Il est impossible d'admirer Michel. Malgré ses allures d'érudit torturé par la belle ignorance des rustres, il est factice, composé, lâche... malade... Oh ! les cracheurs de sang et de psychologie à la renverse ! L'affreuse plaie qui empêche le corps humain de revenir au paroxysme joyeux et aux véritables églouges de Virgile ! Comme ils parlent bien, durant qu'il faudrait mal agir avec l'autorité de la vie ! - Le roman d'André Gide est loin d'être une œuvre perverse pour les raisons que je viens d'énumérer. Ecrit avec le joli scrupule de traiter un cas de clinique et non pas les sources même du désir, il n'éclaire pas l'immoralisme normal de l'homme. Pour un médecin un... uraniste est un malade. Pour un poète aussi délicat que le créateur de Michel, c'est un... convalescent... Il y a une nuance et nous devons nous en contenter, en espérant mieux le jour où les bons poètes se guériront de leur toujours trop anormal dilettantisme.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

(*La Revue Blanche*, 15 juillet 1902)

(*Depuis son mariage, le 5 juin 1900, avec le célèbre et fastueux traducteur des Mille Nuits et Une Nuit, le D^r J.-C. Mardrus, grand ami des Natanson et de Félix Fénéon, Lucie Delarue (1880-1945) a publié de nombreux poèmes dans La Revue Blanche. Exception faite du bref compte rendu, dans le numéro du 1^{er} juillet, d'un livre consacré à sa province natale, la Normandie, son article sur L'Immoraliste est le premier texte "critique" de la poétesse.*)

ESSAI SUR L'IMMORALISTE

Disons-nous que les événements auxquels nous assistons sont un tableau si empâté qu'il faut le large recul du temps pour en juger ? Comment alors parler de nous-mêmes, quand nous commençons seulement à comprendre la lointaine et rouge fresque de la Révolution ? Et pourtant, quoique confus, le sentiment nous est déjà venu d'un actuel et bien plus capital bouleversement. Ce ne sont plus des chutes de bastilles qui nous importent. Ce que nous attaquons n'est ni de fer, ni de pierre. C'est l'invisible, gigantesque et, semblait-il, inexpugnable monument des deux ou trois idées devant lesquelles tremble l'humanité. Voici la Révolution de la Pensée. Pour la vraie première fois, risquons un mot immense, les hommes commencent à songer à la *Liberté*.

Autour d'Elle, déjà, des murmures d'émeute étaient montés avant la voix de Zarathoustra, trompette de Jéricho. Tout au loin du temps, l'armée mercenaire des sophistes traînait avec elle un relativisme impur mais d'où pouvait sortir quelque grande chose. Socrate vint. Nous prêterons à cette figure la grandeur d'un symbole ; appelons-le le roi séculaire du Bien et du Mal... Mais si Nietzsche, le premier, le dévoue à l'exécration des plus nobles d'entre les humains, écoutons, pourtant, dans quelques grondements hégéliens, sonner déjà le timbre de nos plus récentes paroles :

- "Ce qui est a pour nom le droit d'être. - Chaque chose constitue sa vérité. - Aujourd'hui rien n'est plus pour nous ni vérité, ni erreur ; il faut inventer d'autres mots..."

La belle sophistique renaît. L'ouragan se prépare. L'impulsion humaine, si longtemps tenue en respect, est prête à se déchaîner. L'âme d'or

de Socrate, celle dont il parle à Calliclès, va se dissoudre enfin comme une écrasante idole. On n'entendra plus crier par les bois : "Le grand Pan est mort !", mais, par toute la terre : "Socrate est mort !" Et Dionysos délivré dansera sur le monde.

Nietzsche sera donc, de nouveau, celui qui crie dans le désert. Mais le Précurseur ne met-il pas toute sa vie dans sa voix ? Et comment songerait-il à lui-même ? Nietzsche, qui ouvre à l'humanité les portes de la nouvelle voie, ne s'accorde pas le temps d'y marcher. Il s'est soulevé contre toute castration. Il a voulu qu'enfin les hommes vécussent entiers. Mais nous savons qu'il est mort vierge.

La primordiale liberté humaine surmonte donc les temps, et voici la nouvelle doctrine. Mais nous n'avons pas encore vu le nouvel homme, celui qui, en chair et en os, osera promener à travers les faits et les êtres son âme délivrée...

Or, quelqu'un va essayer de nous le faire voir.

Lisons *L'Immoraliste*, d'André Gide.

C'est toujours l'exagération même des religions qui leur a donné des disciples. Tout principe, même celui qui consiste à n'en avoir aucun, est une cible trop haute pour les flèches qu'elle tente. Déjà, à travers *Les Nourritures terrestres*, André Gide nous avait fait entrevoir Ménélaque. Mais c'est une figure idéale, donc encore un dogme. A son nouveau personnage, Michel, d'être un homme.

Nous allons voir Michel s'efforcer vers un but. L'atteindra-t-il ? Et d'abord, sait-il qu'il a un but ? Gide seul semble le savoir. Il conduit son héros vers les nouvelles voies, mais ce héros ignore qu'elles existent. Michel n'a rien entendu du cri contemporain vers les routes sans bornes

de la liberté. Il est, au contraire, enfoncé dans les chemins les plus étroits. Gide en fait un puritain, un "huguenot", dit-il. Et il faut qu'il en soit ainsi pour justifier le titre du livre, car il ne peut y avoir un immoraliste que s'il y a une morale.

Donc, Michel, élevé dans l'austérité protestante, plongé dans l'érudition et l'histoire, se trouve marié sans savoir comment à une jeune fille catholique qu'il connaît à peine et qu'il n'a épousée que pour tranquilliser son père mourant. Il entre dans la vie sans avoir jamais songé à la vie, et va s'étonner de tout, d'abord de se sentir riche, tout en constatant que sa femme ne lui apporte presque rien. A peine s'est-il mis en route pour sa nouvelle existence que la maladie s'abat sur lui. Au milieu de leur voyage de nocces, en Tunisie, il est pris de crachements de sang et le voilà rapidement à la mort. Sa femme le soigne avec une tendresse et un dévouement admirables. Il guérit. Et c'est pendant cette guérison que, pareille à une première peau, son âme ancienne tombe et le laisse tout frémissant devant un être inconnu. Ce changement, dû à la maladie et non à la culture lente de son être intérieur, n'en sera que plus subit et plus poignant. C'est inconsciemment qu'il sent peser sur lui le faix de la civilisation, car c'est de la civilisation qu'il souffre, non de lui-même. - Le voici donc ouvrant des yeux différents sur tout ce qui l'attachait autrefois. Son ancienne science le fait sourire, sa femme, secrètement, l'étonne et l'irrite. A peine l'a-t-il possédée. Il l'aime pourtant, mais c'est avec le cœur du vieil homme, tandis que l'Adam nouveau qui s'est dressé en lui ne reconnaît pas l'Ève voulue en elle. - Revenu à Paris et sur ses terres de Normandie, sa femme, à son tour, tombe malade, d'abord elle manque de passer dans un avortement qui achève de

tuer l'avenir traditionnel auquel Michel tâchait de se retenir encore ; puis elle est prise de la maladie pour laquelle elle l'a soigné ; et nous allons la voir lentement mourir pendant que Michel, emporté irrésistiblement, traîne derrière lui cette agonie, en une suite de voyages furieux vers les pays où lui-même a été moribond et s'est guéri. Brûlée par les sables et le soleil, brisée par les cahots de cette course haletante, Marceline vomit enfin son dernier sang à Touggourt, abandonnée par Michel parti pour une course nocturne à travers la ville, en compagnie d'un jeune garçon de sa prédilection qui l'entraîne chez une courtisane indigène... Il revient juste à temps pour assister aux spasmes définitifs. Et là s'arrête son histoire, que lui-même raconte à trois amis fidèles qui l'écoutent, étendus au clair de lune sur la terrasse de sa maison de Touggourt, et "pareils aux trois amis de Job". Le début du livre nous l'a montré vivant dans cette maison en compagnie d'un jeune Arabe à moitié sauvage.

Voilà donc où l'a mené cette course échevelée et tout arrosée du pauvre sang de Marceline. Mais il n'en a ni tristesse, ni remords. Est-il acculé comme une bête hagarde à ses propres limites et sent-il qu'il ne peut aller plus loin ? Ou bien, épouvanté des forces qu'il sent en lui, a-t-il un dernier recul en face des possibilités de sa nouvelle nature ?... Il a appelé, du fond d'une ancienne et sage amitié, ces trois amis lointains. Ils sont accourus fidèlement vers lui. Le livre, paradoxalement commencé par la fin, nous a appris que l'un d'eux adressait une lettre intime "à Monsieur D. R., président du Conseil", afin de demander pour Michel on ne sait quel poste, quelle mission : "Saura-t-on, dit-il, inventer l'emploi de tant d'intelligence et de force, - ou refusera-t-on à tout cela droit de cité...?"

En quoi Michel peut-il servir l'État ? Je l'ignore... Il lui faut une occupation... Hâte-toi, Michel est dévoué ; il l'est encore ; il ne le sera bientôt plus qu'à lui-même..." Donc, Michel veut servir. Est-ce là la fin de cette crise splendide d'indépendance ? Ou bien, encore une fois, est-ce la peur de sa propre force qui lui crie de s'arrêter, de se mettre en toute hâte aux fers ?

Pour nous, nous ne voulons y voir qu'une suprême réticence, ayant compris, dès les premiers pas forcenés qu'il fait vers la liberté, que Michel *n'est pas l'Immoraliste*. *Il n'est qu'un effort vers l'immoralisme*, ou plutôt, disons-le, il est l'éternel immoralisé, celui qui demande des leçons et des exemples à tout et à tous, même à des petits Arabes, même à de retors paysans et braconniers normands, ayant senti en eux une ignorante grossièreté qu'il prend pour de la belle barbarie, et qui le repose un moment de lui-même. Mais il ne se débarrassera jamais des rêts affreux de l'atavisme, de l'éducation, de l'habitude. Et, nous l'avouons, nous aimons qu'il en soit ainsi. Nous aimons qu'il ne puisse prendre son vol, qu'il n'ait que brisé l'œuf, même en brisant du même coup Marceline. Nous aimons cette impuissance de l'individu qui ne peut détruire en lui la race pour retourner d'un bond à la barbarie première. Car il nous plaît que tout le parfum demeure sur ces mains délicates qui s'essayent aux calus. C'est la réticence - la Réticence ! - qui nous attache, toute la valeur du livre nous semble résider là-dedans, et, nous oserons le dire, toute la valeur de Gide.

Écoutons-le, dans la voix de Michel, sangloter son désir de vivre. Jamais, pensons-nous, même avec *Candaule*, il ne nous a entraînés plus avant dans le drame de la complication et de la soif. Nous ne savons rien de comparable à cette

marche parallèle de ses deux héros : marche à la vie et marche à la mort, la vie arrivant à dépasser la mort en tragique. Il y a, dans cet effort de tout l'être vers "les richesses intactes que couvrent, cachent et étouffent les cultures, les décences, les morales", des cris d'enthousiasme et de joie qui sont d'une poignante et infinie douleur. Parmi tant d'autres paysages vivant dans ces pages ineffables de sensibilité, de lyrisme contenu et de simplicité, voici qu'un clair de lune de Biskra le retient et l'épouvante. La mort de cette heure immobile l'étouffe. Y voit-il comme l'image d'une première et inerte sagesse ? - "Et brusquement m'envahit de nouveau, comme pour protester, s'affirmer, se désoler dans le silence, le sentiment tragique de ma vie, si violent, douloureux presque, et si impétueux que j'en aurais crié, si j'avais pu crier comme les bêtes..."

De même le long des prairies normandes, au retour des braconnages qu'il fait sur ses propres terres en compagnie de quelques jeunes brutes, nous le voyons revenir seul, pendant que sa femme se meurt, "ivre de nuit, de vie sauvage et d'anarchie". Et nous admirons cette anarchie qui est le fait même de l'esclavage, parce qu'il faut que Michel soit esclave pour que Gide continue à nous intéresser.

Et maintenant, en dehors de ces raffinements de notre cruel plaisir, et malgré l'auteur, si nous voulons essayer de dégager la difficile morale de *L'Immoraliste*, disons que, même en restant impuissant comme Michel, il est utile, il est nécessaire que chaque homme ait le courage d'aller jusqu'au bout de lui-même. Quelle génération d'indulgence sortirait de là, quelle meilleure et plus heureuse humanité ! Mais nous savons que quelques-uns seulement sont nés pour écouter de tels enseignements, parce que toute la

terre ne peut pas être peuplée de dieux. A ceux-là donc de détruire en eux le seul crime humain, l'unique péché originel, *le Mensonge*. Tout le mal du monde n'est que le reflet de son interne empoisonnement. Cramponné à des principes, à des lois, à des défenses, on s'arrête au bord de son propre océan. Et pourtant la vérité d'un être est une perpétuelle fluctuation. - "Je suis si rarement de mon avis !" écrivait Gide.

Toute fixité constitue donc le mensonge, par conséquent le crime. Et qui de nous n'est criminel ? Personne n'admettrait personne si les âmes vivaient à nu. On ne s'admettrait pas soi-même. Or, ne pouvoir être ce qu'on est n'aliène-t-il pas ce à quoi nous avons le plus de droit dans notre esprit : la liberté ?... Résumons : La vérité pour nous est le synonyme de la liberté, et le mensonge s'identifie à la captivité.

Essayons donc, comme le fait Michel, d'être libres et vrais. Et que la jeunesse qui pense apprendre dans des livres comme *L'Immoraliste* à ne pas s'engager dans la double boucle des institutions avant de s'être jusqu'au fond sondée par le jeu libre et sincère de tous ses instincts, si elle ne veut s'enfoncer dans son propre malheur, et, ce qui est encore plus lamentable, faire le malheur d'autrui. Ah ! qu'elle songe souvent à la fin de Marceline...

Et si nous ne réussissons pas à nous rendre libres et vrais, à nous suivre nous-mêmes partout où nous emporterait notre nature véritable, au moins aurons-nous fait notre possible pour vivre toute notre vie, la Vie, ce peu de chose en comparaison de tout ce que nous voudrions connaître et ne connaissons jamais...

MICHEL ARNAULD

(*La Revue Blanche*, 15 novembre 1902)

(Lorsque, en 1900, Gide fut appelé à succéder à Léon Blum comme critique des livres de prose à La Revue Blanche, il fit en sorte d'y entrer "en force", avec ses amis les plus proches, Henri Ghéon et son propre beau-frère Marcel Drouin (1870-1942) ; celui-ci, jusqu'à la mort de la revue en 1903 - tandis que Gide et Ghéon ont "décroché" au bout de quelques mois - fournira un nombre considérable de notices sur des romans et des ouvrages de philosophie ou de sociologie, sous le pseudonyme de Michel Arnauld. En novembre 1902, après trois ans d'enseignement au Prytanée de La Flèche, il vient d'être nommé professeur de philosophie au Lycée de Bordeaux.)

LES LIVRES

André Gide : *L'Immoraliste* (Mercure de France, in-18 de 200 pp., 3 fr. 50).

Il y a déjà plusieurs mois que *L'Immoraliste* a paru en un petit volume qui ressemble, sous sa couverture bleue, au *Faust* de Gérard de Nerval. Aujourd'hui qu'il nous revient dans une édition plus courante, augmenté d'une préface, je saisis avec joie l'occasion d'en parler. Ce ne sera point pour en tenter l'éloge : M^{me} Mardrus l'ayant fait ici même, après elle je le ferais moins bien, et me sentirais moins à l'aise pour le faire. Ce que j'ai de tendresse pour ce livre, je ne le veux montrer qu'en l'expliquant. Et je m'étonne d'avoir à l'expliquer. Mais j'ai lu maint article et mainte lettre, entendu mainte conversation... Que de méprises, dans les opinions de lecteurs pourtant choisis ! Chez un public plus large, que d'erreurs sont possibles ! Je ne me flatte point de pouvoir toutes les prévenir.

La faute en est d'abord au titre, théorique, doctrinal, et qui fait moins attendre un roman

qu'une profession de foi. Ce titre convient bien au livre, en exprime le sens total. L'écarter alors qu'il s'offrait, c'eût été timidité vaine. Le choisir était dangereux, parce qu'il n'était pas vacant. Nietzsche a dit : "Nous autres immoralistes..." ; c'est assez pour qu'une aventure "immoraliste" apparaisse, jusqu'à plus ample informé, comme une illustration du Nietzscheïsme. Mais pour naturel qu'il soit, ce malentendu ne durerait point, si plus de gens savaient lire, dans les lignes et entre les lignes, puis relire, puis réfléchir à leur lecture, corriger les impressions hâtives et retrouver après chaque écart le droit fil de la pensée. Trop de livres trop longs et trop vite écrits favorisent nos habitudes de lecture rapide et sommaire. L'école dite *de l'art social* nous a de plus accoutumés à chercher dans tout roman l'exposé direct d'une thèse. Je ne crois pas qu'autrefois personne ait pris *Adolphe* pour une apologie, ni même, - bien que la *lettre de l'auteur* y prêtât, - pour un acte de contrition : car à quoi bon se déclarer pour ou contre le héros, tout à la fois tourmenteur et victime, et fausser l'émotion sincère, ni hostilité, ni sympathie, qui peu à peu se développe par un jeu de nuances savamment compensées. Cette compensation des nuances, *L'Immoraliste* la permet ; l'antithèse y est auprès de la thèse, l'objection avec l'argument, non point séparés, mais unis dans la même âme et dans la même vie. Tout le nécessaire est dit ; regretter qu'il ne soit pas dit de façon plus explicite, c'est réclamer plus que le nécessaire, et, par besoin de clarté logique, regretter l'harmonie d'une œuvre d'art.

L'Immoraliste est une œuvre d'art, complète en soi, née d'elle-même. Le germe en existait, sans Nietzsche ; je ne dis pas que, sans Nietzsche, il aurait pu lever. L'influence des grands

hommes, qui enchaîne les esprits faibles, libère les esprits forts en leur révélant *ce qu'on peut oser*. Grâce à Nietzsche, la question : "Que peut un homme ? que peut l'homme ?" s'impose à tels de nos contemporains qui, sans lui, ne l'eussent même pas soupçonnée. Dès longtemps, Gide en est hanté, soit qu'il y réponde, dans *Les Nourritures terrestres*, avec une ivresse lyrique, soit qu'il la tourne et la retourne, avec un humour anxieux, dans *Paludes* et dans *Le Prométhée mal enchaîné*. Et parce qu'il s'est posé la question de lui-même, il la pose à sa façon. L'Immoraliste, Michel, n'est pas inspiré de Nietzsche. Nietzsche, philologue et philosophe, attiré par l'héroïque santé des Grecs et par la *virtù* italienne, met ses admirations en maximes, oppose à la morale une anti-morale qui ne se manifeste point par des actes, mais par cet idéal : l'*Uebermensch*, et par ce type : Zarathustra. Michel est d'abord un malade qui veut guérir, et pour cela nomme Bien, tout ce qui lui est salutaire, Mal, tout ce qui retarde la guérison. Puis, à mesure que croît sa force, à mesure qu'il fait de la vie la palpitante découverte, sa volonté de vivre se change en un désir de vivre toujours plus ; sa vigueur, à qui toute contrainte semble factice et gênante, le pousse vers l'inculture, la vie sauvage et l'anarchie. Il ne s'agit donc point de voir jusqu'à quel point un disciple pourra mettre en pratique la thèse immoraliste ; il s'agit de voir l'immoralisme surgir et se développer, naturel et spontané comme un instinct. La thèse suppose un but, une mesure, une méthode, une discipline ; l'instinct va droit devant soi, impérieux et destructeur. Nietzsche invite l'homme à dépasser l'homme, à se maîtriser soi-même, à maîtriser les faibles, Michel ne songe qu'à s'affranchir.

Y réussit-il enfin ? "L'auteur - dit la Pré-

face - ne propose comme acquis ni le triomphe, ni la défaite." Vraiment on ne peut tirer du livre ni l'une, ni l'autre solution. Quand Michel, en sa poursuite frénétique de la joie, a tué l'être qu'il aimait le plus au monde, cependant il ne s'avoue pas vaincu. Il est encore gonflé d'une force orgueilleuse ; mais il ne sait où l'employer. "Tu te nommes libre ? lui dirait Nietzsche. Je veux entendre ta pensée maîtresse, et non simplement que tu as secoué le joug. - Es-tu de ceux à qui il est permis de le secouer ? Je sais, plus d'un a rejeté sa dernière valeur, en rejetant sa sujétion..." Que Michel déclare : "Se libérer n'est rien ; l'ardu, c'est savoir être libre" et demande à ses amis de lui trouver des raisons d'être, il ne faut pas plus à certains pour le condamner sans appel : selon M. Vielé-Griffin, le désarroi de l'Immoraliste démontre suffisamment la nécessité de la Morale. C'est trop tôt trancher le débat ; Michel n'est pas l'Immoraliste ; il veut l'être, il est mal placé pour le devenir. Son inculture n'est pas naïve ; elle prend le contrepied d'une culture acquise ; il faut donc que le côté négateur y domine, sans que nous ayons le droit de juger impossible une nouvelle et plus haute affirmation. Surtout, si Michel est puni, ce n'est point de s'être libéré, c'est de s'être libéré malgré lui ; c'est d'avoir voulu goûter tout ensemble la frénésie de sa force, et l'amour d'un être faible ; si bien que la vraie conclusion du livre tiendrait toute en cette phrase : "Il faut choisir. L'important c'est de savoir ce que l'on veut."

Ainsi le problème se présente sous une espèce qui le rend insoluble. Et comment, sans cela, deviendrait-il un drame ? Que ceux qui désirent voir s'épanouir un immoralisme candide relisent l'histoire de César Borgia ou de Jean-des-Bandes-Noi-

res, les romans-poèmes de M. Lemonnier ou l'histoire d'Aladdin. Ceux qui préfèrent l'immoralisme à l'état de doute, de fièvre et d'angoisse, s'arrêteront au cas de Michel. Il est vrai que ce cas est une exception, que le héros est un malade ; mais "quelques idées très pressantes et d'intérêt très général peuvent cependant l'habiter." C'est ainsi que l'auteur s'exprime ; il pouvait être plus hardi : Si les nouvelles vèrités souvent éclosent en des esprits équilibrés, les *valeurs* nouvelles toujours s'élaborent en des cerveaux maladifs, en des êtres d'exception ; nous n'en sommes plus à l'apprendre, après l'exemple de Rousseau. Toute liberté commence par la révolte, toute révolte est une crise morbide. Les natures saines savent trop bien s'adapter à toutes formes de vie, pour détruire ce qui est, et créer ce qui n'est point ; un fou seul ouvre à ses risques la voie où les sages bientôt le suivront. Gæthe se flattait d'être devenu sage en absorbant, en épuisant toutes les sortes de folie. Qui peut dire de quelles folies sera faite la sagesse de demain ?

Cette même pensée m'empêche d'accueillir l'objection la plus forte qu'on ait soulevée contre l'Immoraliste : Le conflit, me dit-on, n'est ici qu'illusoire ; Michel se bat contre un fantôme : Pour attaquer la morale, il ne la pose qu'à l'état de loi formelle et gratuite ; il la vide de sa substance, il sépare les faits et les rapports réels qui la soutiennent et l'alimentent. Jouissant par accident d'une indépendance précaire, il s'isole, il prend pour fin sa personne, qui, détachée de l'ensemble, n'est que fiction toute pure. Et s'il échoue enfin à la réaliser, c'est pour avoir méconnu qu'elle avait, pour fond et pour support, la collectivité. Aussi les uns vont-ils proposant à Michel une loi nationaliste,

les autres, une foi socialiste. Ils n'exigent pas qu'il s'y convertisse, mais s'étonnent que pas un instant il n'ait songé même à l'examiner.

Ces critiques pourraient recevoir satisfaction, sans que l'économie de l'œuvre fût profondément changée : Entre la première fougue de sa convalescence, et le délire systématique qui bientôt va le posséder, Michel en effet traverse une période d'équilibre et de calme illusoire. Devant l'aménagement des cultures normandes, il admire comment l'effort savant de l'homme, contraignant la libre nature, lui fait porter des fruits plus beaux : "Que serait le sauvage élan de cette sève débordante sans l'intelligent effort qui l'endigues et l'amène en riant au luxe ?" - Ce spectacle l'amène à se construire une éthique "qui devenait une science de la parfaite utilisation de soi par une intelligente contrainte." J'aimerais que cette méditation fût plus précise ; que Michel, impatient d'action et voulant distinguer de l'action dérisoire l'action efficace et féconde, se heurtât de toutes parts à cette règle, à cette discipline qui déjà lui semble importune. Si plus tard l'horreur de la règle le rejetait à ses ardeurs stériles, du moins aurait-il vu l'alternative, et fait librement son choix. - Seulement, le drame perdrait en force tout ce que le problème gagnerait en clarté.

Mieux vaut que Michel pousse à bout la logique de sa passion ; mieux vaut que les idées et les sentiments contraires à l'immoralisme s'incarnent tous en la faible figure de Marceline. L'émotion est ainsi plus poignante, et l'enseignement plus complet. Cependant ne cherchons pas cet enseignement où il n'est point. Peu importe qu'ici la thèse immoraliste soit démontrée vraie ou fausse ; dans un cas comme

dans l'autre, on taxerait le roman d'artifice. L'important c'est que le sentiment immoraliste apparaisse tel qu'il peut être en quelques âmes : à la fois très naturel, très violent et très sincère, abondant en forces, fertile en raisons, ardent à réclamer ses droits. Devant cette irruption d'une puissance nouvelle, la Morale ne s'écroule point, les tables de la loi ne sont pas brisées. Mais à la convention morte succèdent le doute et le trouble vivant ; et la conscience assoupie s'éveille de sa langueur sous un souffle de vent brutal et sain. L'esprit de pesanteur est vaincu pour un jour...

ROBERT SCHEFFER

(*La Plume*, 1^{er} juillet 1902)

(Poète d'Herméros, romancier de Grève d'Amour, L'Île aux baisers, Le Palais de Proserpine - plus tard du Péché mutuel et des Frissonnantes -, livres qui tiennent les promesses de leurs titres peu équivoques, Robert Scheffer (1865-19) tient depuis trois mois la "Chronique des romans" de La Plume quand il y rend compte de L'Immoraliste. C'est à cette "excellente étude" que Gide répondra dans une lettre devenue célèbre et souvent citée depuis sa publication au t. IV de ses Œuvres complètes.)

CRITIQUE DES ROMANS.

L'Immoraliste, par André Gide. C'est un petit livre d'apparence sage ; sous sa couverture bleue empesée, il éveille l'idée d'un de ces traités de morale en honneur chez les protestants ; et comme il y a du prédicant chez M. André Gide, cela ne surprend pas.

Le titre effarouche bien un peu ; peut-être est-il paradoxal ? et l'épigraphe qui est un verset du psalmiste, est pour rassurer les âmes timorées : *Je te loue, ô mon Dieu ! de ce que tu m'as fait créature si admirable.* De fait, j'ignore de quelle traduction s'est servi l'auteur. Un texte que j'ai sous les yeux dit : *de ce que j'ai été fait d'une étrange et admirable manière,* ce qui n'est pas tout à fait la même chose ; et voilà qui m'induit en défiance.

Je lis - comme vous ferez - de la première page à la dernière, entraîné par la brûlante beauté de cette prose.

Des paysages éblouissent : M. André Gide les décrit à merveille, brièvement, et transposant en des phrases enthousiastes et concises la splendeur du soleil, l'odeur du sol, la saveur des fruits, l'immensité des mers et du désert. La Normandie plantureuse s'oppose aux oasis d'Afrique, aux rives siciliennes, à l'hivernale Engadine. C'est un pèlerin passionné que M. André Gide ; l'âme des voyages anime son livre, et au lecteur il communique une inquiète nostalgie, un désir d'errer, de voir, de jouir, - *l'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.*

Mais son héros, ce Michel qui loue Dieu de ce qu'il l'a fait créature admirable ? C'est une étrange confession qu'il nous fait, ce Michel, et s'il convient de louer sa sincérité, peut-être sera-t-il juste de l'admirer lui-même médiocrement.

Immoraliste ? égoïste surtout. Aucune idée généreuse ne fait battre son cœur. Il ne cherche que sa satisfaction personnelle. Il ne considère que lui. Il a d'abord aimé son cerveau. Plus tard il s'occupe de sa santé ; finalement il cultive ses sens. Il goûte à toutes les nourritures terrestres. Il va sans dire qu'il est ri-

che. Il est dépensier. Il prétend n'avoir point le sens de la propriété. C'est-à-dire qu'indifférent à soulager la misère d'autrui, il dilapide son bien afin de réaliser des expériences parfois ... puérides, et sacrifie sa femme à son penchant pour des aventures inqualifiables. Je ne jurerais même point, quand celle-ci meurt, qu'il n'éprouve une sorte d'âcre volupté, à s'initier, superficiellement, à la douleur. Le récit qu'il fait de son action plonge ses amis "dans un étrange malaise", et ils ne comprennent pas trop ce qu'il attend d'eux, quelle consolation ni quelle aide.

C'est à la nuit tombée, sur la terrasse d'une maison arabe, qu'il le fait, ce récit, à ses trois amis accourus de loin à son appel, et qui l'écoutent "pareils aux trois amis de Job". Dès leur approche, "un enfant kabyle qui était là s'est enfui..."

Ayant perdu jeune sa mère huguenote, Michel croît sous la tutelle de son père, un savant qui met sa passion à l'instruire. Il apprend facilement les langues mortes, devient un érudit et se complaît dans ses études. Pour obéir au vœu de son père mourant, il épouse sa cousine Marceline, jeune fille pauvre, pieuse et jolie, et qu'il connaît à peine. Il n'a guère eu le loisir, jusqu'alors, non plus que le désir de s'occuper des femmes. C'est sur le bateau qui les emmène à Tunis qu'il s'avise que sa compagne est remplie de grâce. Dès lors, et un peu sous l'influence d'un climat plus voluptueux, un sentiment nouveau germe en lui, une fleur, non point d'amour, mais de sensualité encore imprécise, perce dessus l'amas des connaissances stériles qui encombrant son esprit. Elle se développera, grandira. Mais d'abord il faut qu'il vainque la maladie. Car, et sans qu'il y ait jusqu'alors prêté attention, il est gravement atteint de la poitrine, et en cours de

voyage, une crise mortelle se déclare. A Biskra, grâce aux soins de sa femme et par la tension de sa volonté, il arrive à guérison. Toutes les phases de sa convalescence sont minutieusement relevées ; parallèlement est notée sa transformation morale. Il s'émeut à la beauté des choses, puis à celle des créatures. Il découvre qu'elles sont admirables. Il veut le devenir lui-même, et se faire un corps harmonieux. Il s'entoure d'êtres jeunes et robustes, et savoure leur amitié légère, se fortifie à l'exemple de leur santé, et retourne vers Marceline l'exaltation de son esprit et de ses sens. S'apercevant qu'avant, elle était triste, il s'excuse de l'avoir délaissée, et lui promet que désormais avec sa santé croîtrait son amour. "Mais sans doute j'étais bien faible encore, car ce ne fut qu'un mois après que je désirai Marceline." Toute sa volonté il l'emploie maintenant, ayant supprimé ce qu'il ne croyait devoir qu'à son instruction passée et à sa première morale, à fortifier son corps, à le bronzer. Il y réussit.

Un moment, la vie physique et la vie intellectuelle s'équilibrent en lui. A Paris où il s'établit, il prépare un cours, il écrit un livre, il reçoit des amis. Ces derniers le déçoivent. "Il me parut que la plupart ne vivaient point, se contentaient de paraître vivre et, pour un peu, eussent considéré la vie comme un fâcheux empêchement d'écrire." Aussi se détache-t-il d'eux, se désintéresse-t-il insensiblement de son cours et de son livre, sourdement préoccupé d'autres projets, d'autres besoins.

Un ancien ami, Ménalque, homme singulier et qu'un "absurde, un honteux procès à scandale avait sali", le rencontre au moment psychologique. Il lui tient le langage de sa propre conscience. "Ce dont on se repent était délicieux d'abord. Re-

grets, remords, repentirs, ce sont joies de nau-
guère, vues de dos... que chaque instant emporte
tout ce qu'il avait apporté..." Michel s'irrite
de n'avoir rien trouvé à lui répondre, il se
cramponne à son calme bonheur, il se penche vers
l'avenir où il voit son petit enfant lui souri-
re... Hélas, quand il rentre le matin, sa femme a
mis au monde un enfant mort, et elle-même elle
est en danger. "La maladie était entrée en elle,
l'habitait désormais, la marquait, la tachait.
C'était une chose abîmée."

Michel la transporte en Normandie, à la Mo-
rinière, domaine familial où ils ont déjà fait un
séjour. Il la délaisse beaucoup. La vie physique
prend le dessus chez lui. Sous prétexte de s'in-
téresser à ses terres, il les parcourt avec le
fils d'un de ses fermiers, Charles, "beau gail-
lard, riche de santé, souple et bien fait". -
Charles s'étant trop civilisé, et ayant laissé
croître ses favoris, lui déplait. Il se rapproche
des gens de la ferme. Il veut les voir à leurs
jeux, il surveille amoureusement leurs plaisirs.

L'existence de chacun d'eux lui demeure mys-
térieuse. " Je rôdais, je suivais, j'épiais... Un
surtout m'attirait ; il était assez beau, grand,
point stupide, mais uniquement mené par l'ins-
tinct... Une nuit, j'allai furtivement le voir
dans la grange ; il était vautré dans le foin ;
il dormait d'un épais sommeil ivre. Que de temps
je le regardai !..." De plus en plus épris de la
force et de l'instinct, il se lie avec un valet
de ferme, Bute, "que le régiment venait de nous
renvoyer tout pourri - j'entends quant à l'es-
prit, car son corps allait à merveille" ; puis a-
vec des bûcherons travaillant dans les bois, il
ne les quitte point, "feignant de surveiller le
travail, mais en vérité ne voyant que des tra-
vailleurs." Puis il y a le petit Alcide qu'il ai-

de à braconner sur ses propres terres... Et comme il résulte de ces fantaisies des complications assez désagréables, Michel met en vente la Morinière, et embrasse Marceline : "Oh ! Marceline, partons d'ici. Ailleurs je t'aimerai comme je t'aimais à Sorrente. Tu m'as cru changé, n'est-ce pas ? Mais ailleurs tu sentiras bien que rien n'a changé notre amour."

Hélas ! tout a changé.

Marceline est réellement malade, et Michel n'aime point la maladie. Ils vont en Suisse. A Neufchâtel, Michel fait cette réflexion piquante à laquelle on peut acquiescer : "Honnête peuple suisse ! Se porter bien ne lui vaut rien... sans crimes, sans histoire, sans littérature, sans arts... un robuste rosier, sans épines ni fleurs." Et cet honnête pays l'ennuyant, tellement qu'au bout de deux mois cet ennui devient une sorte de rage, il ne songe plus qu'à partir.

"Cette descente en Italie eut pour moi tous les vertiges d'une chute." Mot admirable, C'est bien la chute dans la matière qui s'accomplit. Michel a abandonné le paradis de l'esprit pour se saouler des joies physiques. Le midi magnifique lui offrira tout ce qu'il recherche ; et dans un décor capiteux, il glorifiera la chair et toutes les amours. Cette dernière partie du livre est troublante, triste et très belle. Elle a la saveur amère d'une confession à la façon d'Adolphe. Mais que la langue de Benjamin Constant est pauvre et terne en comparaison de celle d'André Gide !

Tandis que Michel "prolonge ses débauches vagabondes", Marceline, la pauvrete, trop simple, trop "honnête", trop dévouée, meurt. Et Michel l'ayant enterrée à El Kantara, navré et soulagé, va se fixer dans un village kabyle, où il vit, "entouré de splendeur et de mort, se cou-

chant au milieu du jour pour tromper la longueur morne des journées et leur insupportable loisir", avec une Ouled-Naïl très belle, et son frère, le petit Ali, qu'il lui préfère, peut-être... "Arrachez-moi d'ici ; je ne puis le faire moi-même. Quelque chose en ma volonté s'est brisé."

Sa volonté ? Il ne semble pas qu'il en ait jamais eu beaucoup. Si, il en a eu une : c'est de ne pas mourir : en quoi il a réussi. Et sa vie morale y a sombré.

C'est un être excessif que Michel. Il y a d'abord excès d'intellectualité chez lui, puis excès de sensualité ensuite. La maladie a développé en lui une exclusive préoccupation du "moi". Toute son intelligence, jadis appliquée à le faire jouir par l'esprit, une fois qu'il est en santé, s'efforce à le faire jouir par les sens. Son cœur n'est point ému. Il est fermé à la souffrance, à la joie d'autrui. Ou l'une et l'autre ne sont qu'un spectacle énigmatique pour cet être exalté et sec. Il l'ennuie de voir souffrir ; il l'ennuie également qu'on ait des plaisirs auxquels il n'est point associé.

Uranus l'a marqué de son signe sans bienveillance.

En vain il veut sourire à Vénus.

Et l'argent fatal lui achète le plaisir qu'on ne lui donne point.

Michel est incurable s'il ne devient très pauvre, très bon, très beau. Mais s'il lui est loisible de se ruiner, il ne deviendra jamais très beau, car il n'a pas en lui le germe de la bonté. Par contre, il raconte remarquablement bien ; et la littérature, lui valant des admirateurs, le consolera de beaucoup de déboires...